

Si, d'un côté, depuis quinze ans, l'augmentation du luxe a rendu le Mexique plus dépendant de l'Europe et de l'Asie, d'un autre côté, le produit des mines a augmenté considérablement. D'après des renseignemens fournis par le consulado, l'importation de la Vera-Cruz, en ne calculant que d'après les registres des douanes, étoit, avant 1791, de onze millions de piastres; aujourd'hui elle est, année commune, de plus de quatorze millions. Dans les dix années qui ont précédé celle de 1791, le produit moyen des mines de la Nouvelle-Espagne a été de 19,300,000 piastres par an, tandis que, de 1791 à 1801, ce produit s'est élevé annuellement à 25 millions de piastres. Dans cette dernière période, les fabriques indigènes ont singulièrement prospéré; mais comme, en même temps, le bas peuple indien et les gens de couleur vont moins nus, ces progrès des fabriques mexicaines n'ont pas eu d'influence sensible sur l'importation des lainages d'Europe, des toiles de l'Inde, et d'autres tissus de fabrication étrangère. Le produit de l'agriculture s'est accru

\* Voyez plus haut, Chap. XI, p. 102-103.

dans une plus grande proportion que celui de l'industrie manufacturière. Nous avons vu plus haut avec quel zèle les habitans du Mexique se sont adonnés à la culture de la canne à sucre. La quantité de sucre exportée à la Vera-Cruz s'élève déjà à six millions de kilogrammes, et en peu d'années la valeur de cette denrée égalera celle de la cochenille de l'intendance d'Oaxaca.

En réunissant maintenant sous un même point de vue les données que j'ai pu recueillir sur le commerce d'Acapulco et de la Vera-Cruz, il en résulte qu'au commencement du dix-neuvième siècle,

*L'importation des productions et des marchandises étrangères dans le royaume de la Nouvelle-Espagne, y compris la contrebande sur les côtes orientales et occidentales, est de vingt millions de piastres.*

*L'exportation de la Nouvelle-Espagne, en productions de son agriculture et de son industrie manufacturière, est de six millions de piastres.*

Or, les mines produisent pour *vingt-trois*



*millions de piastres* en or et en argent, dont huit à neuf sont exportés pour le compte du roi, tant pour l'Espagne que pour d'autres colonies espagnoles : par conséquent, si l'on déduit des *quinze millions de piastres* restans, *quatorze millions* pour solder l'excès de l'importation sur l'exportation, on trouve à peine *un million* de piastres ; la richesse nationale, ou pour mieux dire le numéraire du Mexique augmente donc annuellement.

Ce calcul, fondé sur des données exactes, explique pourquoi le pays dont les mines sont les plus riches et les plus constantes dans leur produit, ne possède pas une grande masse de numéraire, et pourquoi la main-d'œuvre s'y soutient toujours à un prix assez bas. Des sommes énormes sont accumulées entre les mains de quelques particuliers<sup>1</sup>, mais l'indigence du peuple frappe les Européens qui parcourent la campagne et les villes de l'intérieur du Mexique. Je suis tenté de croire que des quatre-vingt-onze millions de piastres<sup>2</sup> que nous avons supposé exister en numéraire

<sup>1</sup> Voyez Chap. VII, T. II, p. 29.

<sup>2</sup> Voyez plus haut, Chap. XI, p. 255.

parmi les treize ou quatorze millions d'habitans des colonies espagnoles de l'Amérique continentale, il y en a, au Mexique, à peu près cinquante-cinq ou soixante millions. Quoique la population de ce royaume ne soit pas tout à fait dans le rapport de 1 à 2 à la population des autres colonies continentales, sa richesse nationale est à celle des autres colonies presque dans le rapport de 2 à 3. L'évaluation de soixante millions de piastres ne donne que dix piastres par tête ; mais cette somme doit déjà paroître assez forte, lorsqu'on réfléchit qu'en Espagne on compte, par chaque habitant, sept, et en France quatorze piastres. Dans la capitania general de Caracas, on n'estima, en 1801, le numéraire qui circule parmi une population de sept à huit cent mille habitans, qu'à trois millions de piastres<sup>1</sup> : mais aussi quelle différence entre un empire riche en mines comme le Mexique, et un autre qui en est entièrement dépourvu, et dont les productions exportées équivalent à peine à la valeur des importations ! Plusieurs écrivains d'éco-

<sup>1</sup> Depons, T. I, p. 178 ; et T. II, p. 380.





nomie politique supposent que le numéraire d'un pays est généralement, à son revenu brut, dans la proportion de 4 à 1. Or, le revenu du royaume de la Nouvelle-Espagne, en décomptant ce que le gouvernement tire des mines, est de seize millions de piastres. D'après cette donnée, la masse du numéraire seroit de soixante-quatre millions, ce qui s'écarte très-peu de notre première évaluation. Nous avons vu plus haut que le ministère d'Espagne n'a pas toujours eu des idées exactes de la richesse nationale du Mexique. Occupée, en 1804, de l'amortissement des *valés* ou de la *dette publique*, la métropole a cru pouvoir arracher tout d'un coup à la Nouvelle-Espagne une somme de quarante-quatre millions et demi de piastres appartenant à des corporations ecclésiastiques<sup>1</sup>. Il étoit cependant facile de prévoir que les propriétaires entre les mains desquels cette somme a passé, et qui l'ont utilement employée pour améliorer leurs terres, ne seroient pas en état de la rendre en espèces sonnantes : aussi cette opération du fisc a-t-elle totalement manqué.

<sup>1</sup> Voyez Chap. X, T. III, p. 286.

On ne sauroit disconvenir que, depuis la guerre qui a éclaté entre l'Espagne et la France en 1793, le Mexique n'ait souffert de temps en temps de grandes pertes en numéraire. Outre les *situados*, le revenu net du roi et les fonds des particuliers, plusieurs millions ont passé annuellement en Europe, en *dons gratuits* destinés à subvenir aux frais d'une guerre que le bas peuple regardoit comme une guerre de religion. Ces largesses n'étoient pas toujours l'effet de l'enthousiasme entretenu par les sermons des moines et les proclamations des vice-rois ; souvent l'autorité des magistrats est intervenue pour forcer les communes à offrir le *dón gratuit*, et pour en prescrire la valeur. En 1797, long-temps après la paix de Bâle, on a ouvert à Mexico un emprunt extraordinaire, dont le produit a été de dix-sept millions de piastres : cette somme considérable fut envoyée à Madrid, et l'on assigna aux créanciers mexicains, comme hypothèque, la *rente de la ferme royale* (*renta de tabaco*), qui donne communément un produit de trois millions et demi de piastres. Ces faits suffisent pour démontrer que l'exportation du numéraire,



par la Vera-Cruz et par Acapulco, excède quelquefois le produit du monnoyage, et que les dernières opérations du ministère d'Espagne ont contribué à appauvrir le Mexique.

En effet, cette diminution du numéraire deviendrait extrêmement sensible si, pendant plusieurs années consécutives, l'hôtel des monnoies de Mexico fournissoit moins de piastres, soit à cause d'une diminution dans la quantité de mercure nécessaire pour les usines d'amalgamation, soit à cause d'une mauvaise administration des mines qui sont aujourd'hui les plus abondantes. C'est une position assez critique que celle d'une population de cinq à six millions d'habitans, qui, par la balance défavorable de son commerce, se trouveroit exposée à voir diminuer son capital de plus de quatorze millions de piastres par an, si jamais elle étoit privée de ses richesses métalliques; car aujourd'hui vingt millions de piastres de marchandises étrangères importées au Mexique, sont échangées contre six millions de piastres, produit de l'agriculture indigène, et contre quatorze millions de piastres en espèces, que l'on peut

considérer comme retirées des entrailles de la terre.

D'un autre côté, si les rois d'Espagne avoient fait gouverner le Mexique par des princes de leur maison, résidant dans le pays même, ou si, à la suite de ces événemens dont l'histoire de tous les temps offre des exemples, les colonies s'étoient séparées de la métropole, le Mexique auroit perdu annuellement de moins, en numéraire, neuf millions de piastres, qui étoient versées en partie dans le trésor royal de Madrid, en partie sous la dénomination impropre de *situados*, dans les caisses provinciales de la Havane, de Portorico, de Pensacola et de Manille. En laissant un libre essor à l'industrie nationale, en vivifiant l'agriculture et les manufactures, l'importation diminuera d'elle-même: dès lors il sera facile aux Mexicains de payer la valeur des marchandises étrangères avec des productions qui viennent à la surface de leur propre sol. La culture libre du vin et de l'olivier sur le plateau de la Nouvelle-Espagne; la distillation libre des eaux-de-vie de sucre, de riz et de raisin; l'exportation des farines, favorisée par la



construction de routes nouvelles; l'agrandissement des plantations de canne à sucre, de coton et de tabac; l'exploitation des mines de fer et de mercure; la fabrication de l'acier, deviendront peut-être un jour des sources de richesses plus inépuisables que tous les filons d'or et d'argent réunis. Sous des circonstances extérieures plus heureuses, la balance du commerce pourra être favorable à la Nouvelle-Espagne, sans que le compte ouvert depuis des siècles, entre les deux continents, soit soldé entièrement avec des piastres mexicaines.

Dans l'état actuel du commerce de la Vera-Cruz et d'Acapulco, la valeur totale des produits de l'agriculture exportés, égale à peine la valeur du sucre que fournit l'île de Cuba: cette dernière quantité s'élève à 7,520,000 piastres, en n'admettant qu'une exportation de 188,000 caisses de sucre à seize arrobes chacune, et en évaluant le prix de la caisse de sucre à quarante piastres. Mais l'importation du Mexique, que nous calculons, année commune, à *vingt millions de piastres*, est un objet de la plus haute importance pour les peuples commerçans de

l'Europe qui cherchent un débouché pour leurs manufactures. Nous rappellerons à cette occasion, 1.<sup>o</sup> que les États-Unis de l'Amérique, dont l'exportation s'est élevée, en 1802, à 71,957,144 *dollars*, n'exportoient, en 1791, que pour la valeur de 19,000,000 de *dollars*; 2.<sup>o</sup> que l'Angleterre, au moment de la plus grande activité de son commerce avec la France, en 1790, n'y a importé en marchandises que pour la valeur de 5,700,000 *piastres*; et 3.<sup>o</sup> que les exportations de l'Angleterre pour le Portugal et l'Allemagne, en 1800, n'ont pas excédé, les unes 7,600,000 *piastres*, les autres 12,400,000 *piastres* \*. Ces données expliquent suffisamment pourquoi, depuis la fin du dernier siècle, la Grande-Bretagne a fait tant d'efforts pour prendre part au commerce de la péninsule avec le Mexique.

En classant les ports de l'Amérique espagnole d'après l'importance de leur commerce, la Vera-Cruz et la Havane occupent le premier rang: on y a fait une énorme masse d'affaires

\* Voyez la note G, au cinquième volume.

\* *Playfair, Commercial Atlas*, 1801, Pl. V, VIII et X.



pendant la dernière guerre, dans le court espace de temps que la cour de Madrid permit aux bâtimens neutres l'entrée dans les colonies. On peut ranger les autres ports dans l'ordre suivant: Lima, Carthagène des Indes, Buenos-Ayres, la Guayra, Guayaquil, Portorico, Cumana, Santa Marta, Panama et Portobelo.

Pour mettre le lecteur à même de juger de l'activité relative du commerce des colonies espagnoles de l'Amérique, j'indiquerai succinctement la valeur des exportations et des importations de plusieurs des ports que je viens de nommer. Il ne s'agit ici que des résultats généraux dont la connoissance intéresse l'économie politique et la science du commerce: tous les détails minutieux sont réservés pour des notes qui accompagneront la Relation historique de mon voyage aux régions équinoxiales.

*Vera-Cruz.* Importation, 15 millions de piastres. Exportation (non compris les métaux précieux), 5 millions de piastres.

*Havane.* Exportation en productions indigènes, 8 millions de piastres, dont en sucre,

31,600,000 kilogrammes, ou 6,520,000 piastres (en évaluant la caisse de sucre à 40 piastres.); en cire, 525,000 kilogrammes, ou 720,000 piastres (l'arrobe à 18 piastres); en café, 625,000 kilogrammes, ou 250,000 piastres (l'arrobe à 5 piastres). L'exportation du sucre, presque nulle avant 1760, a été, en 1792, de 14,600,000 kilogrammes; en 1796, de 24 millions de kilogrammes; et, de 1799 à 1803, année moyenne, de 33,200,000 kilogrammes. En 1802, la récolte du sucre avoit été si abondante, que l'exportation s'éleva à 40,880,000 kilogrammes: cette branche du commerce a donc presque triplé en dix ans. Le revenu de la douane royale de la Havane s'est élevé, de 1793 à 1803, année moyenne, à 2,047,000 piastres; en 1802, il excédoit 2,400,000 piastres. Mouvement total du commerce de la Havane, 20 millions de piastres.

*Lima.* Importation, 5 millions de piastres. Exportation (y compris les métaux précieux), 7 millions de piastres.

*Carthagène des Indes*, y compris les petits ports voisins de Rio Hacha, Santa Marta et Portobelo, dont les liaisons commerciales sont les



plus rapprochées. Exportation des productions de l'agriculture indigène, sans compter les métaux précieux, 1,200,000 piastres, dont 1,500,000 kilogrammes de coton, 100,000 kilogrammes de sucre, 10,000 kilogrammes d'indigo, 400,000 kilogrammes de bois de Brésil, 100,000 kilogrammes de quinquina de la Nouvelle-Grenade, 1000 kilogrammes de baume de Tolu, et 6000 kilogrammes d'ipécacuana<sup>1</sup>. Importation, 4 millions de piastres.

*La Guayra*, le port principal de la province de Caracas. De 1796 à 1800, année moyenne<sup>2</sup>, l'exportation a été de 1,600,000 piastres, dont 2,985,000 kilogrammes de cacao, 99,000 kilogrammes d'indigo, 354,000

<sup>1</sup> La *Raicilla* ou l'ipécacuana, qui vient en Europe par les ports espagnols et par le commerce de contrebande de la Jamaïque, est la racine du *Psychotria emetica*, et non celle d'un *Calicocca* de Brotero, ou du *Viola emetica* de Mutis, comme quelques botanistes l'ont avancé. Nous avons examiné ce *Psychotria*, M. Bonpland et moi, en remontant la rivière de la Magdeleine, près de Badillas. Il ne faut pas confondre l'ipécacuana espagnol avec celui du Brésil.

<sup>2</sup> *Depoñs*, II, p. 439.

kilogrammes de coton, et 192,000 kilogrammes de café. Mais de 1789 à 1796, on a pu évaluer, année moyenne<sup>1</sup>, l'importation à 2,362,000 piastres; l'exportation en productions indigènes à 2,739,000 piastres, dont 4,775,000 kilogrammes de cacao, 386,000 kilogrammes d'indigo, 204,000 kilogrammes de coton, 166,000 kilogrammes de café, et 73,000 pièces de cuirs.

*Guayaquil*. Exportation en productions indigènes, 550,000 piastres, dont 3 millions de kilogrammes de cacao. Importation, 1,200,000 piastres.

*Cumana* (y compris le petit port voisin de Nueva Barcelona). Importation, 1 million de piastres. Exportation, 1,200,000 piastres, dont 1,100,000 kilogrammes de cacao, 500,000 kilogrammes de coton, 6000 mulets, 1,200,000 kilogrammes de *tasajo* ou de viandes salées.

Ces évaluations sont fondées sur des renseignements que j'ai pris pendant le cours de

<sup>1</sup> D'après des notes officielles que je publierai dans le premier volume de la Relation historique de mon voyage.



mon voyage en Amérique. Les *balances* ont été formées d'après les déclarations faites dans les douanes : on n'a tenu compte de la contrebande que dans les tableaux du commerce de Carthagène et de Cumana. L'ensemble de ces données nous mettra en état de jeter un coup-d'œil général sur la balance du commerce de toute l'Amérique espagnole. Ce n'est qu'en comparant le commerce du Mexique avec celui des autres colonies, que l'on pourra juger de l'importance politique du pays que j'ai tâché de faire connoître dans cet ouvrage. Je commence d'abord à réunir dans un même tableau, ce que les registres des douanes d'Espagne nous ont appris sur la balance du commerce de la métropole avec ses colonies, avant et après le fameux règlement de 1778.

ÉPOQUES.	VALEUR DE L'EXPORTATION DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE EN ESPAGNE, en piastres.			VALEUR DE L'IMPORTATION DE L'ESPAGNE DANS L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE, en piastres.		
	Productions de l'agriculture.	Métaux précieux.	TOTAL de l'exportation.	Marchandises nationales.	Marchandises étrangères.	TOTAL de l'importation.
Année moyenne, depuis 1748 jus- qu'en 1753.	4,955,000	18,060,000	23,015,000	4,039,000	7,076,000	11,115,000
1778.	3,728,000	inconnu.	inconnu.	1,431,000	2,314,000	3,745,000
1784.	16,720,000	46,456,000	63,176,000	9,799,000	11,941,000	21,740,000
1785.	19,415,000	43,888,000	63,303,000	16,863,000	21,499,000	38,362,000
1788.	inconnu.	inconnu.	40,234,000	7,900,000	7,120,000	15,020,000



On est frappé, dans ce tableau <sup>1</sup>; du peu d'accord que présentent les données partielles: les années 1778 et 1788 contrastent le plus avec celles qui les précèdent immédiatement, et cependant ces deux années, dans lesquelles le commerce ne paroît pas avoir suivi sa marche naturelle, sont citées par tous les auteurs qui traitent de l'influence bienfaisante du réglemeut du comte de Galvez sur les progrès de l'industrie nationale et sur la prospérité des colonies. Les années 1784

<sup>1</sup> Le résultat présenté dans ce tableau, pour les cinq années qui précèdent celle de 1753, diffère de celui qu'a donné Raynal (Vol. II, Liv. VI), parce que cet auteur célèbre n'a pas fait entrer en ligne de compte les importations et les exportations des îles Antilles espagnoles. La balance de l'année 1778 est tirée du tableau de l'Espagne de M. Bourgoing, T. II, p. 200. Pour les années 1784 et 1785, voyez Demeunier, *Encycl. méthod.*, art. *Espagne*, p. 322. Les importations et les exportations de l'année 1784 se trouvent indiquées dans l'ouvrage de Page, T. I, p. 115 et 300. L'exportation des ports d'Espagne aux colonies, en marchandises nationales, a été évaluée, en 1789, à 7,220,000 piastres; en 1790, à 5,100,000 p.; en 1791, à 5,800,000 piastres; en 1792, à 13,500,000 p. (*Laborde*, T. IV, p. 383.)

et 1785 offrent des exemples d'une activité de commerce extraordinaire, parce qu'après la paix de Versailles, les productions des colonies, accumulées pendant la guerre, refluèrent à la fois en Europe. La paix d'Amiens a présenté récemment un phénomène semblable, mais plus frappant encore. En 1802, le seul port de Cadix <sup>1</sup> a reçu des différens ports d'Amérique, en productions coloniales et en métaux précieux, pour la valeur de 409,000,000 de livres tournois, ce qui équivaut à l'importation totale de l'Angleterre <sup>2</sup> en 1790.

Les tableaux que l'on désigne sous la dénomination trompeuse de *balance du commerce*, ne fournissent des renseignements utiles, qu'autant qu'ils présentent des moyennes d'un grand nombre d'années. Sous ce rapport,

<sup>1</sup> Cadix, en 1802, reçut pour 54,742,033 piastres de l'or et de l'argent, tant en lingots qu'en monnaie, et 27,096,814 piastres en productions de l'agriculture coloniale. Voyez la note H, au cinquième volume.

<sup>2</sup> Commerce de l'Angleterre avec toutes les parties du monde, d'après les listes présentées au parlement: importation, en 1790, de 15 millions de liv. sterl.; en 1800, de 28 millions: exportation, en 1790, de 22 millions de liv. sterl.; en 1800, de 34 millions.



le premier résultat que renferme le tableau précédent, paroît préférable aux autres : ce résultat seroit même d'une haute importance pour l'histoire du commerce de l'Amérique, si l'on pouvoit être sûr de l'exactitude d'un travail fait dans les douanes de Cadix, sur les registres de six années écoulées depuis 1748 jusqu'en 1753.

Le produit des mines qui reflue annuellement en Europe, et que l'on trouve indiqué parmi les objets d'exportation des colonies, se partage en trois portions : la première, extrêmement petite, appartient à des colons américains fixés en Espagne ; la seconde, de huit à neuf millions de piastres, entre dans le trésor du roi, comme revenu net de toutes les colonies de l'Amérique ; la troisième, qui est la plus considérable, sert à solder l'excès des importations de l'Europe dans les colonies espagnoles. Lorsqu'on apprend qu'en 1785 l'Amérique a envoyé en Espagne, tant en métaux précieux qu'en productions de son agriculture (*en plata y frutos*), pour 63 millions de piastres, et qu'elle n'en a reçu en marchandises que pour la valeur de 38 millions de piastres, on

pourroit être tenté de conclure que le revenu net du roi et les rentes des familles espagnoles qui ont des propriétés dans le nouveau continent, s'élèvent à 25 millions de piastres par an. Rien ne seroit cependant plus faux que cette conclusion, car les richesses métalliques des colonies ne servent pas seulement à payer la dette contractée en Espagne par l'importation des marchandises de l'Europe et de l'Asie qui y ont été enregistrées ; elles servent aussi à payer, soit à Cadix soit à Barcelonne, des traites anglaises pour solder ce que le commerce frauduleux a fait refluer de la Jamaïque ou de la Trinité, sur les côtes du Mexique, sur celles de Caracas et de la Nouvelle-Grenade.

En général, ce ne sont point les registres des douanes d'Espagne qui peuvent nous éclairer sur le grand problème : quelle est la valeur des denrées et des marchandises d'Europe et d'Asie dont les colonies espagnoles ont besoin annuellement, dans leur état actuel de civilisation ? Pour éclaircir la discussion qui nous occupe, il importe plus de connoître l'étendue des besoins de l'Amérique, que de savoir au juste quelle part